

Brèves littéraires

Brèves

Les mots engloutis

Danielle Kerdevez

Numéro 60, hiver 2002

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/5826ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Société littéraire de Laval

ISSN

1194-8159 (imprimé)

1920-812X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Kerdevez, D. (2002). Les mots engloutis. *Brèves littéraires*, (60), 37–38.

DANIELLE KERDEVEZ

Les mots engloutis

Maudite tapette ! Les mots lancés à la face, comme une pierre rageuse sur une vitre à casser, cognent dur, même après trente ans. Les paroles haineuses de mon père m'ont vandalisé l'âme. À dix-sept ans, j'ai fui notre village et me suis réfugié dans la ville anonyme, mais le passé a resurgi brusquement.

Mon père âgé et malade a voulu revoir son fils avant de mourir. Pendant de longs mois, j'ai ignoré son souhait. Ma sœur Solange m'a pressé d'oublier les anciennes rancunes. Craintif, je me suis rendu aux soins palliatifs. Papa avait sombré dans le coma. Incapable de le toucher, je regardais ce vieillard et une aversion profonde m'a submergé. De l'homme courtaud et fort, un peu brutal, il ne restait que ce squelette agonisant.

Au moment où la maladie de mon père me plongeait dans des eaux noires et tumultueuses, Michel, mon compagnon depuis vingt-deux ans, m'a quitté. Notre couple douillettement enlisé dans le quotidien a succombé. Une histoire banale : mon amant dans la quarantaine avancée devenu amoureux d'un jeune homme de vingt ans, plein de fougue et de projets. Abattu par la rupture, j'ai scruté mon existence.

J'ai écrit sur ce qui pèse dans ma vie : le travail futile, les abandons dévastateurs, la solitude éprouvante.

Pendant des mois, j'ai noirci les feuilles blanches de mes souffrances disparates. Le dernier mot écrit, le dilemme est apparu : que faire de toutes ces pages ? J'ai alors décidé... de les manger. Une par jour. Tout simplement. Je les relis plusieurs fois, comme pour pouvoir en ingérer et assimiler le contenu. J'ai vomi une seule page : celle où mon père me punit d'être ce que je suis. Mon estomac a restitué la punition paternelle, indigeste pour la vie.

Adolescent, je connais mes premiers émois amoureux pour un compagnon de classe. Je compose un poème révélateur sur mon amour, un amour interdit. Mon père, venu dans ma chambre pour une raison quelconque, l'aperçoit sur la commode. Enfin ! me dis-je, il saurait. J'étais déjà las de faire semblant. Mon attirance pour les garçons remontait à si loin. La punition humiliante : j'ai dû avaler le poème déchiré par mon père en colère. Je retrouve la saveur et la texture de ce papier mâché devant mon père intransigeant pendant que ma mère moutonne pleurait dans le couloir.

Ce matin, seul dans la véranda ensoleillée, je tiens entre mes mains apaisées la dernière page de mon manuscrit. Je la relis plusieurs fois, comme les autres déjà absorbées. Morceau par morceau, je la déguste. À chaque bouchée avalée, une impression de douce délivrance. L'angoisse écrasante des derniers mois s'est estompée comme une brume de mer. Les souvenirs encombrants et destructeurs n'ombrent plus ma mémoire démuselée. J'ai digéré ma vie passée. Mon doigt peut enfin appuyer sur la détente.